



HAL
open science

Arthur et Tristan vus par un antiquaire insolite en Bretagne ou le Chevalier de Fréminville, entre nostalgie et avant-garde

Patricia Victorin

► To cite this version:

Patricia Victorin. Arthur et Tristan vus par un antiquaire insolite en Bretagne ou le Chevalier de Fréminville, entre nostalgie et avant-garde. Enjeux épistémologiques des recherches sur les Breagnes médiévales, 6, C.R.B.C (Centre de Recherche Bretonne et Celtique), 2019, Histoire des Breagnes, 979-10-92331-45-5. hal-03640000

HAL Id: hal-03640000

<https://hal.science/hal-03640000>

Submitted on 15 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Arthur et Tristan vus par un antiquaire insolite en Bretagne ou le Chevalier de Fréminville, entre nostalgie et avant-garde.

Patricia Victorin

« Vous croyez peut-être que le diable est mort et enterré sans retour, que le dernier des sorciers a été brûlé dans le procès de Loudun ? C'est une erreur : allez en Bretagne ; faites mieux, lisez les *Antiquités* de M. de Fréminville, les notes des *Chants armoricains* de M. de Perthes, les *Chants populaires* de M. de La Villemarqué, les *Contes des Anciens Bretons*, et vous verrez se dresser devant vous, comme pour une ronde du sabbat, les fées, les sorciers, les nains, Merlin le fils de l'incube, Arthur le roi de l'empire des fictions, et Morgane la reine du pays d'Avallon, ce paradis des fées, sortie comme Vénus de l'écume des flots ; en un mot tout ce peuple de fantômes né d'un rêve, qui a survécu, en se transformant, aux générations qui l'ont créé¹. »

La Bretagne fascine, par un exotisme spatial (ses paysages tourmentés, ses traces du passé médiéval) et temporel (le poids du passé légendaire et druidique). Au fond, la Bretagne incarne peut-être mieux qu'un autre lieu cette fascination pour le passé médiéval qui s'enrichit des légendes bretonnes et l'archaïsme remplace avantageusement l'exotisme. Cet exotisme et ce besoin d'ailleurs que le Chevalier de Fréminville², capitaine de frégates, n'a de cesse d'explorer, cède finalement le pas devant les découvertes du passé médiéval en Bretagne auxquelles il va consacrer son temps lorsqu'il est mis à la retraite. À la suite de Jacques Cambry et dès l'année 1827, Christophe Paulin de La Poix de Fréminville (1787-1848), dit le Chevalier de Fréminville, sillonne la Bretagne, esquissant des croquis de ses monuments médiévaux ou de ses traces celtiques, décrivant les antiquités médiévales bretonnes. Cet homme, à mi-chemin entre un temps révolu et une aube nouvelle, est un témoin privilégié de ce renouveau historique qui va de pair avec la « fabrique » d'un Moyen Âge breton. D'ailleurs, ce nostalgique de l'antan chevaleresque est aussi un pionnier dans les recherches sur le Moyen Âge menées en Bretagne.

Au XIX^e siècle, la Bretagne a bel et bien incarné une terre privilégiée pour des retrouvailles nostalgiques avec ce passé médiéval dont elle est dépositaire et écrin. Comme le rappelle l'historienne Sophie Cassagnes-Brouquet, la « Normandie est pionnière dans ce vaste mouvement de redécouverte du patrimoine médiéval par les antiquaires », sous l'impulsion d'Arcisse de Caumont, fondateur de la société des Antiquaires de Normandie, alors qu'en Bretagne :

« Ce sont davantage les peintres et les écrivains qui ont contribué à l'élaboration d'une image de la Bretagne médiévale au cours des années 1830. Leurs récits de voyage donnent naissance à une thématique bretonne où le Moyen Âge tient une place importante. Ces parcours bretons se succèdent selon un rythme assez

¹ Critique littéraire des *Contes des anciens Bretons* de La Villemarqué par Charles Léopold LOUANDRE, *Revue de Paris*, vol. 7, 1842, p. 202-208 (p. 204 pour la citation).

² Il écrit de lui-même : « un caractère aventureux, une passion violente pour les longs voyages et pour cette vie hasardeuse qu'ils comportent me firent préférer la profession de marin », *Mon premier combat, Souvenirs de 1801*, p. 103. Ce cahier contenant quelques feuillets est consacré aux débuts de Fréminville dans la marine. Il a été publié par la revue bretonne *L'Hermine*, (20 juillet-20 août 1907)

dense : 1824, voyage d'Eugène Isabey, 1826, Turner, 1829, Corot, 1831, Michelet, 1834 et 1836, séjours de Victor Hugo, 1835, tournée de Prosper Mérimée au titre des Monuments historiques. Images et écrits s'associent pour célébrer le pittoresque et l'archaïsme de la Bretagne³ », souligne-t-elle.

Fréminville appelle d'ailleurs de ses vœux une société des Antiquaires Bretons : « Puisse la Bretagne se piquer d'une noble émulation et mener de front avec la Normandie, l'archéologie nationale », écrit-il dans la préface aux *Antiquités de Côtes du Nord*⁴. C'est finalement lui qui jouera, avec d'autres, un rôle majeur dans la découverte du patrimoine médiéval de la Bretagne. Avant d'envisager son apport pour la connaissance d'Arthur et des romans de la Table ronde, nous en dresserons le portrait, portrait qu'il a construit lui-même dans ses *Mémoires* et ses ouvrages, portrait légendaire en quelque sorte et tout empreint de poésie médiévale. Le fil qui nous guidera dans cette découverte d'un personnage et de ses travaux est le concept de nostalgie⁵, concept encore relativement neuf à cette époque mais fondateur pour qui veut appréhender la vie et l'œuvre de ce personnage hors du commun. En quoi l'*ethos* de ce chevalier voyageur dans le temps et dans l'espace rencontre-t-il des préoccupations plus générales chez les antiquaires bretons et les celtophiles ?

Le tourisme nostalgique du Chevalier de Fréminville

Portrait d'un chevalier nostalgique :

Un de ses contemporains, Prosper Levot, conservateur de la Bibliothèque du Port de Brest⁶ qui l'a bien connu, écrit à propos du chevalier de Fréminville :

« Assemblage des excentricités les plus opposées, Fréminville endossait alternativement une armure du Moyen Âge ou un costume féminin qui eût excité la convoitise de la plus sémillante coquette. Au sortir d'une passe d'armes, où il avait le plus sérieusement du monde rompu une lance avec un antagoniste assez complaisant pour se prêter à ses désirs il s'affublait d'une robe [...]. »

Fréminville, pour sa part, se décrivait comme « un vieux chevalier, que ses idées un peu

³ Sophie CASSAGNES-BROUQUET, « La redécouverte du patrimoine médiéval breton », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, t. 107, numéro 4, 2000. p. 93-101. (p. 94 pour la citation).

⁴ *Antiquités de Bretagne*, Côtes du Nord, Brest, 1837, p. XVI.

⁵ Rappelons rapidement ici que la première occurrence du mot apparaît en 1688 dans une thèse de médecine, en Suisse, de Jean Hofer qui crée le néologisme « nostalgia ». La majeure partie des thèses de médecine consacrées à la nostalgie dans les facultés de médecine françaises datent de la première moitié du XIX^e siècle (une cinquantaine entre 1800 et 1850, dont 2/3 entre 1820 et 1840). Elle est d'abord considérée comme une nostalgie militaire au XVIII^e siècle comme si cette maladie était le propre des mercenaires suisses. Dans cette optique, on privilégie deux pistes interprétatives: l'attachement au pays natal et le sentiment patriotique, attribut culturel lié à la langue et à la civilisation et l'on débat sur la nature du mal : passion patriotique ou dérèglement digestif ? Voir Olivia ANGE et David BERLINER, « Pourquoi la nostalgie ? », *Terrain*, 65, [En ligne <https://journals.openedition.org/terrain/15801>]septembre 2015, mis en ligne le 15 septembre 2015, consulté le 16 février 2018.

⁶ P. LEVOT, « Notice sur la Vie, les Services et les Travaux de M. le Chevalier de Fréminville », *Bulletin de la Société Académique de Brest*, t. V, 1868-69, p.1-71 (pour la citation p. 62).

gothiques rendent un peu étrange aux yeux des gens du siècle où nous vivons ». Il écrit encore dans ses *Mémoires* :

« La puissance des souvenirs a toujours été grande sur mon esprit, elle a toujours agi fortement sur mon imagination. Je me suis complu toute ma vie à vivre plus dans le passé que dans le présent, et le moindre objet a toujours suffi pour me faire rétrograder par la pensée à travers les siècles écoulés, et me remettre en présence des hommes et des choses d'autrefois. Ainsi dans les forêts de Bretagne, une pierre brute, grossier monument celtique, me retrace et les bardes et les druides et leurs sacrifices sanglants. Les ruines d'un monastère remettent sous mes yeux ces pieux religieux, premiers apôtres du christianisme, simples alors, purs et consolants comme lui. À la vue d'un château-fort, toute la pompe de la féodalité vient s'offrir à mon imagination : les châtelains, les nobles barons, les chevaliers et les dames me semblent encore vivre dans l'enceinte de ces tours antiques. La croix mousseuse placée sur un ancien champ de bataille me rappelle les faits d'armes de ceux qui y ont figuré. Je vois briller les casques, reluire les lances, étinceler les épées et flotter les bannières armoriées. Je crois entendre encore le cliquetis de la mêlée, le son retentissant des trompettes, le cri de guerre des seigneurs et le hennissement des chevaux. ⁷»

Tout est dit dans cet autoportrait qu'il brosse de lui-même. Appréhender le Moyen Âge dans ses travaux pour les sociétés savantes réactive cette « puissance des souvenirs ». Ainsi ce qu'il dit du château-fort évoque son dossier sur la Joyeuse Garde⁸ et la croix mousseuse dont il est question est sans doute un reliquat du célèbre Combat des Trente dont il a édité le texte. Son appétence pour les trésors du Moyen Âge en Bretagne va de pair avec son goût de la collecte⁹ et trouve sa légitimité aussi dans les travaux de celtophilie alors naissante.

Le Chevalier de Fréminville, personnage historique, a pourtant tout du personnage de fiction. Il a eu plusieurs vies et semble tout droit sorti d'un roman d'aventure et d'amour. Il a été officier de marine : il entre dans la marine à Brest en 1801, devient capitaine des frégates du roi, chevalier de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem. Il embarque sur la Sirène en 1806 et se dirige vers le Groenland où il se livre à des travaux d'hydrographie, physique et histoire naturelle. En Islande, il se passionne pour les mœurs, costumes et coutumes, botanique locaux. De retour en Bretagne, il chouanne en 1814 dans le Morbihan, puis il repart vers l'Afrique sur la Néréïde en 1822 : il visite Dakar, l'île de Gorée et s'enthousiasme pour les us et coutumes yolofs ou encore les griots qu'il compare aux bardes celtes « chargés de transmettre à la postérité les hauts faits ». Il se dirige ensuite vers les Antilles. Après avoir survécu à la fièvre jaune qui a décimé les 2/3 de l'équipage de l'Intrépide, il s'adonne à des travaux d'histoire naturelle durant sa convalescence, recueillant et étudiant araignées-crabes, chauves-souris et autres

⁷ Cité par P. Levot, *ibid.*

⁸ « Mémoire sur le Château de la Joyeuse Garde », *Mémoires et dissertations sur les Antiquités nationales et étrangères* publiés par la Société Royale des Antiquaires de France, t. 10, 1834, p. 238-248.

⁹ Sa tentative de rendre compte du monde dans sa diversité – il parcourt le monde du Nord au Sud et d'Est en Ouest – et sa totalité participe encore de cette emprise nostalgique, comme une volonté d'enclorre tous les fragments du monde pour tenter de retrouver une unité première. Le détail devient alors l'emblème d'un tout à retrouver et la ruine l'emblème d'un tout à reconstruire ; en témoignent ses collections de coraux et ses dessins de monuments.

maringouins. C'est précisément lors d'un de ses voyages aux Antilles, aux Saintes, qu'il s'éprend de la belle Caroline. La créole l'a recueilli et soigné après qu'il a manqué se noyer pour un corail. Par une ironie tragique, c'est finalement elle qui se noie croyant l'avoir perdu. La mort de Caroline va le hanter tout au long de sa vie. Il revêt la robe qu'elle portait lors de son suicide et que la nourrice lui a confiée. Par la suite, il a coutume de se travestir en femme. Il publie d'ailleurs un essai sur l'influence physique et morale du costume féminin¹⁰. Outre cette « folie d'amour », il brille aussi par son érudition en de nombreux domaines : antiquaire, archéologue, spécialiste d'histoire naturelle (botanique et entomologie), il s'intéresse de manière privilégiée au patrimoine médiéval en Bretagne. Ce goût pour le Moyen Âge et ses œuvres littéraires est aussi perceptible dans ses *Mémoires* où il relate sa vie, ses voyages dès sa jeunesse. Le Moyen Âge l'accompagne dans tous ses voyages et pérégrinations. Ainsi, alors que son navire vogue près de la côte espagnole, il insère une anecdote évoquant Roland :

« Des montagnes élevées, couvertes de neige, se profilaient, éclairées par un beau soleil. J'admirai leurs aspects si variés et si brillants. L'une d'elles est remarquable, par la large entaille qui la coupe, en deux sections, de haut en bas. Cette fantastique entaille est le coup d'épée de Roland. La jolie légende espagnole raconte que le paladin, devenu furieux, la trancha ainsi, de sa vaillante épée¹¹. »

Autre exemple, plus incongru cette fois, alors qu'il se trouve au Sénégal, il compare « un jeune nègre, armé d'un poignard ciselé » à un de ces guerriers du XIV^e siècle que l'on trouve dans les miniatures des manuscrits de Froissart¹², allusion qui témoigne de sa grande familiarité avec le Chroniqueur et les manuscrits enluminés de ses *Chroniques*. Preuve s'il en est besoin de sa familiarité avec le Moyen Âge tardif, il publie le *Combat des Trente*¹³ en 1819 et évoque cette fresque historique dans ses *Antiquités de Bretagne*, consacrées au Morbihan. Il écrit aussi une *Histoire de Bertrand du Guesclin*¹⁴. Mais il est surtout connu pour participer activement à la vogue d'archéologie en Bretagne avec ses *Antiquités de Bretagne*¹⁵ (1827-1837) inaugurant la vogue celtisante grâce à son goût marqué pour les « monuments druidiques ».

Tristan le Restauré : Une nostalgie tristanienne

Mais c'est d'abord dans sa grande histoire d'amour avec la belle Caroline aux Saintes qu'il narre dans ses *Mémoires* que l'on entend résonner les échos de la légende tristanienne. On se contentera d'en retisser la trame générale en laissant le soin d'entendre ces résonances tristaniennes. Caroline a sauvé le Chevalier de Fréminville

¹⁰ *Essai sur l'influence physique et morale du costume féminin*, par Caroline de L, née L. P., Stahl, 1831

¹¹ *Mémoires du Chevalier de Fréminville* (1787-1848), éd. E. Herpin, Paris, Champion, 1913 (p. 93 pour la citation).

¹² *Ibid.*, p.115.

¹³ *Le Combat des Trente*, transcrit sur le ms original conservé à la Bibliothèque royale, 1819. Il revient sur cet épisode historique dans ses *Antiquités du Morbihan*, au paragraphe 46. Cf. *infra*, n. 15.

¹⁴ *Histoire de Bertrand du Guesclin, connétable de France et de Castille, considérée particulièrement sous le rapport stratégique, poliorcétique et militaire...* (1841)

¹⁵ Chevalier de Fréminville, *Antiquités de la Bretagne du Morbihan*, 1827-1828 ; *Finistère*, 1832-1835 ; *Côtes-du-Nord*, 1837, Brest, Lefournier et Deperiers.

alors qu'il a échappé de justesse à la noyade occasionnée lors d'une quête de madrépore, un corail blanc. Elle le soigne ; ils s'éprennent l'un de l'autre mais il est contraint de reprendre la mer. Cet épisode donne d'ailleurs lieu à la seule occurrence du mot « nostalgie » dans les Mémoires du chevalier.

En date du 8 octobre :

« Ce jour-là, le temps était couvert, et le vent assez fort. Caroline et moi dessinâmes jusqu'au dîner. Alors, elle proposa une promenade, dans la Grande Anse, au pied du morne Morel.

La mer était grosse. Ses longues volutes venaient se briser, avec fracas, sur la grève, qu'elles couvraient d'écumes. Des oiseaux de mer, jetant leurs cris rauques, passaient dans le vent qui sifflait tristement. La scène avait un air grave et mélancolique. Nous demeurâmes, quelques instants, à la contempler, en silence. J'éprouvais une nostalgie irraisonnée. Je regardai Caroline. Une larme mouillait ma paupière.

-Vous pleurez ? À quoi pensez-vous ?

-Au jour où la mer vous roula dans les vagues et vous rejeta sur le rivage. Mon Dieu ! Si vous aviez péri ! Pourtant sans la mer nous ne nous serions jamais connus¹⁶ ! »

Caroline l'attend en se consumant de mélancolie et alors que le vaisseau de son bien-aimé apparaît au loin sans s'arrêter, elle se jette dans les flots, à l'endroit même où il avait manqué périr. Il ne rentre que trop tard et découvre le tombeau de sa bien-aimée. On plante deux cocotiers sur son tombeau, l'un s'appelle Caroline et l'autre porte le nom du Chevalier de Fréminville. Au-delà de la mise en scène de la mort et de l'entrelacement végétal qui ne vont pas sans évoquer la fin tragique des amants médiévaux, on pourrait encore mentionner le combat contre le serpent fer de lance, écho d'un Tristan vainqueur du dragon, qu'il évoque encore dans ses Mémoires. À travers la réécriture de son histoire personnelle s'entrelacent ainsi une trame tristanienne médiévale et une trame exotique venue de *Paul et Virginie* (1788) de Bernardin de Saint-Pierre, véritable best-seller de la fin du XVIII^e siècle. Comme dans la légende tristanienne, la mer qui sépare les amants et les réunit est ce fil d'amour et de mort qui tisse leur destinée.

Ces éléments biographiques tissent le destin romanesque d'un amoureux doté d'une forme de folie presque médiévale et sont emblématiques de la manière dont Christophe-Paulin de La Poix de Fréminville traite les légendes hagiographiques et le matériau breton médiéval, à mi-chemin entre l'histoire et la fable, entre l'Angleterre et l'Armorique, entre Moyen Âge et druidisme. Fréminville conjoint comme à loisir les séductions du patrimoine romanesque médiéval à celles de l'hagiographie armoricaine ; il brouille les frontières entre fiction et réalité. S'il est un romancier en puissance – il a d'ailleurs mis la dernière main au *Tristan le Voyageur* de Marchangy qui s'était interrompu au chapitre 108 – il est aussi un antiquaire reconnu de son temps par ses pairs et il se situe à l'avant-garde des recherches des cercles celtophiles.

Un antiquaire reconnu de son temps : dans les pas de Cambry

¹⁶ *Mémoires du Chevalier de Fréminville*, éd. cit., p. 200.

Ce voyageur impénitent est aussi un chercheur ou curieux prolix qui couche par écrit ses découvertes d'histoire naturelle, mais aussi ses découvertes en matière littéraire ou archéologique etc. Il incarne parfaitement la figure de l'antiquaire ainsi défini par la société des antiquaires de France, dès 1829 : la société mène des « recherches sur les langues, la géographie, la chronologie, l'histoire, la littérature, les arts et les antiquités celtiques, grecques, romaines et du Moyen Âge, mais principalement des Gaules et de la nation française jusqu'au XVI^e siècle inclusivement ». Rappelons rapidement ici que la Société des Antiquaires de France prenait en 1813 la suite de l'« Académie Celtique¹⁷ », créée en 1804 par le préfet Jacques Cambry (1749-1807). Ce dernier effectue en 1794-95 en tant que receveur général des États de Bretagne et Commissaire des Sciences et des Arts un voyage dans le Finistère afin de visiter les dépôts de biens confisqués à la noblesse et à l'Église et il publie son rapport en 1799. Cette relation de voyage est aussi une enquête ethnographique, un guide touristique qui fournit un tableau du Finistère au sortir de la Terreur. Deux écrivains l'ont réédité au XIX^e siècle, Emile Souvestre et Le Chevalier de Fréminville qui ajoute des notes historiques et archéologiques¹⁸. Cambry se contentait, pour sa part, de quelques remarques éparpillées sur Arthur ou Tristan où le légendaire se mêle à l'histoire et les *Amadis* aux romans de la Table ronde, le palais d'Apollidon a remplacé la fontaine de Barenton. L'essentiel de ce qu'il en dit tient dans ces quelques lignes :

« La tradition conserve dans ces lieux le souvenir de l'énorme château d'Artus, des rochers de granit entassés donnent l'idée de ses vastes murailles : on doit y trouver des trésors gardés par des démons, qui souvent traversent les airs sous la forme d'éclairs, de feux follets, en poussant quelquefois des hurlemens affreux ils se répètent dans les forêts dans les gorges du voisinage¹⁹. »

« Qui ne connoît Tristan le Léonois, la belle Iseult, ces scènes de bravoure, de loyauté, de générosité qui peignent les mœurs de nos pères ? Sans les souvenirs de la féodalité, qui n'aimeroit à se rappeler la galanterie, les tournois, la pompe de l'antique chevalerie ? Elle régna dans tout son lustre à la cour des rois de Bretagne. Lisez les Amadis, les Lancelot du Lac, les romans de la Table ronde ; vous y verrez, non les caprices de la poésie, mais d'anciennes traditions, ce que conserva la mémoire des mœurs de nos premiers aïeux. Ce ne fut pas chez les Romains, maîtres de la Gaule, chez les Gaulois devenus Romains, chez ces sauvages francs, sans armes, sans habits, sans arts, que les romanciers du

¹⁷ La Société des Antiquaires de France étendait à l'échelle nationale les « académies » nées dès les XVII^e et XVIII^e siècles, à l'initiative de notables éclairés. Ces académies étaient des lieux d'échange intellectuel, publiaient des revues, géraient des collections notamment. La Révolution française puis le romantisme naissant vont donner un sens national à ces aspirations, à l'origine principalement érudites. D'où l'idée d'une « académie celtique » à l'échelle nationale finalement dissoute pour être remplacée par la « société des antiquaires de France ».

¹⁸ *Voyage dans le Finistère*, par Cambry, nouvelle édition avec notes historiques, archéologiques, de la flore et de la faune du département par le Chevalier de Fréminville, 1836 ; Joëlle EDON LE GOFF, « L'héritage de Cambry dans les monographies du Finistère au XIX^e siècle. », Anne de Mathan (dir.), *Jacques Cambry (1749-1807). Un Breton des Lumières au service de la construction nationale*, Brest / , Quimperlé, Centre de Recherche Bretonne et Celtique / Société d'histoire du Pays de Quimperlé, 2008, p.161-176.

¹⁹ *Voyage dans le Finistère* par CAMBRY, revu et augmenté par E. SOUVESTRE, Brest, Come, 1835, p. 277 pour la citation.

douzième, du treizième et du quatorzième siècle, puisèrent les descriptions brillantes, les idées pures et délicates, la magie des fées, le palais d'Apollidon, la sagesse, la puissance des solitaires retirés dans les îles de l'océan, dans le creux des rochers, ou dans les forêts druidiques : ils écrivirent ce que de vieilles chansons, des poèmes conservés par les Bardes et les récits de leurs aïeux, leur rappelloient de la Celtique et de la Gaule²⁰. »

À propos de la Joyeuse Garde, il écrit encore :

« Ici vous foulez une terre sainte et poétique. Le castel dont vous n'apercevez plus que le portail couvert de lierre fut le berceau de la chevalerie. Dans ces routes ombreuses que vous parcourez a retenti le cliquetis des armes des compagnons d'Artus ; c'est au milieu de cette forêt rapetissée maintenant comme les souvenirs qu'elle rappelle, [...] que l'on vit un soir passer comme une vision, au galop de son palefroi de guerre, un chevalier aux armures noires tenant entre ses bras une jeune femme tremblante qui murmurait des paroles d'amour ; et le lendemain le roi Artus chevauchait furieux sur les traces de Tristan le Léonois, redemandant sa chère Iseult qui lui avait été enlevée. Toute la poésie du moyen âge est ici²¹. »

On voit bien que la confusion entre les matières arthurienne et tristanienne est totale sous la plume de Cambry, puisqu'Iseult est ici l'épouse du roi Arthur. Toutefois cela n'a rien pour surprendre dans la mesure où à cette époque les romans de la Table ronde n'ont pas encore conquis un public bien large en France. C'est à la même époque que l'intérêt pour la matière bretonne et la collecte scientifique se développent. Comme l'a bien montré Nelly Blanchard, « vers la fin des années 1830 se produit le passage de la collecte-plaisir à la collecte pour publication²² ». Dans le sillage de Cambry, de Souvestre et grâce à l'aide d'antiquaires et aristocrates bretons²³ parmi lesquels le Chevalier de Fréminville²⁴, la voie est désormais ouverte pour le travail colossal d'Hersart de la Villemarqué. À titre d'exemple, on trouve des traces des travaux de Fréminville sous la plume, certes un peu amusée, de Flaubert et Du Camp²⁵, par exemple. En tout cas, Fréminville va s'employer à développer ce qui n'était qu'embryonnaire chez Cambry et notamment toute la dimension médiévale de la Bretagne, tant fictive qu'historique dès lors que la frontière s'avère bien poreuse. Pour ses *Antiquités de Bretagne*, le chevalier de Fréminville visite la Bretagne, découvre ses monuments, les reliques d'un temps passé qu'il réactive et qu'il

²⁰ *Ibid.*, p. 152-153.

²¹ *Ibid.*, p. 58 pour la citation.

²² Voir Nelly BLANCHARD, *Barzaz Breiz. Une fiction pour s'inventer*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, p.215 sq.

²³ Donatien LAURENT, « La Villemarqué et les premiers collecteurs en Bretagne », dans Fañch Postic (dir.), *La Bretagne et la littérature orale en Europe*, Mellac/Brest, CRBC/CRDLO/CIRCTO, 1999, p. 153-167.

²⁴ Il faudrait aujourd'hui réévaluer la dette de La Villemarqué et de nombre de ses contemporains et successeurs à l'égard de Fréminville.

²⁵ Au chapitre III de *Par les champs et par les grèves*, (éd. critique A.J. Tooke, Genève, Droz, 1987, cf. p.256-270 et p.819) on trouve cette comparaison entre Cambry et Fréminville à propos des pierres de Carnac. « Le champ de Carnac est un large espace dans la campagne où l'on voit onze files de pierres noires, alignées à intervalles symétriques et qui vont diminuant de grandeur à mesure qu'elles s'éloignent de la mer. Cambry soutient qu'il y en avait quatre mille et Fréminville en a compté douze cents. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles sont nombreuses. »

ancre dans la terre bretonne. Ce qu'il livre de connaissances arthuriennes lui vaut aussi d'être une source de premier ordre pour Félix Bellamy²⁶ (1828-1907), ce spécialiste de la Forêt de Brocéliande, qui puisera volontiers dans la mine que représentent les *Antiquités de Bretagne* de Fréminville.

Fréminville a aussi fourni nombre de travaux pour les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France* : dans ce cadre, il se consacre surtout aux monuments druidiques ou monuments d'antiquités celtiques et l'on trouve aussi un mémoire sur le château de la Joyeuse Garde, sur la rivière de l'Elorn, près de Landerneau²⁷. Sans prétendre à l'exhaustivité, on tentera d'éclairer la manière dont le Chevalier de Fréminville perçoit le personnage du roi Arthur principalement dans ses *Antiquités de Bretagne*, Côtes du Nord, plus riches en occurrences que celles du Finistère ou du Morbihan et dans un bref texte intitulé *Mémoire sur le Château de la Joyeuse Garde*²⁸. Ses travaux sur l'archéologie bretonne et le passé médiéval breton lui permettent de gagner une reconnaissance nationale auprès de Prosper Mérimée notamment, et son sérieux lui vaut aussi d'être plagié par Emile Souvestre. Les dessins de monuments qu'il nous a légués sont parfois les seuls documents iconographiques d'édifices disparus. On le voit, le Chevalier de Fréminville a laissé un héritage inestimable à la postérité qui est encore loin d'avoir révélé ses secrets.

L'Armorique, terre arthurienne ou le Chevalier de Fréminville sur les traces d'Arthur

Rappelons que contrairement à ce que l'on pourrait croire, les érudits et artistes français ne s'intéressent guère à ce que nous avons coutume de nommer la matière de Bretagne et les romans de la Table ronde en cette première moitié du XIX^e siècle²⁹. Alors que les Anglo-Saxons ont déjà une solide tradition artistique autour d'Arthur, il faut attendre la fin de siècle en France pour voir se construire une appétence toute neuve pour Arthur, Tristan et le Graal sur fond de symbolisme et de décadentisme.

Certes, on ne peut pas dire que Fréminville ait une connaissance intime de ce que nous avons coutume d'appeler la matière arthurienne, néanmoins on peut lui reconnaître

²⁶ Félix BELLAMY, *La forêt de Bréchéliant : la fontaine de Bérenton, quelques lieux d'alentour, les principaux personnages qui s'y rapportent*, Rennes, J. Plihon et L. Hervé, 1896, 2 vol..

²⁷ Aux divers travaux précédemment cités, il faudrait encore ajouter les publications variées pour les *Annales maritimes et coloniales*, portant sur l'hydrographie des mers boréales, sur les Physalides etc., des catalogues d'histoire naturelle, douze cents dessins d'histoire naturelle, et six volumes de descriptions zoologiques, minéralogie et ichtyologie (2 volumes), deux cents dessins de monuments celtiques et un ouvrage sur les costumes et armes du Moyen Âge...

²⁸ « Mémoire sur le Château de la Joyeuse Garde », *Mémoires et dissertations sur les Antiquités nationales et étrangères* publiés par la Société Royale des Antiquaires de France, t. 10, 1834, p. 238-248.

²⁹ Voir Elizabeth EMERY et Laura MOROWITZ, *Consuming the Past : The Medieval Revival in Fin-de-Siècle France*, Londres, Ashgate Press, 2003 ; Anne BESSON (dir.), *Le Roi Arthur au miroir du temps*, Dinan, Terre de Brume, 2007 ; Julien SCHUH, « Arthur fin-de-siècle : "Les temps sont accomplis des grandes aventures" », dans Danielle Quérueil (dir.), *Mémoires Arthuriennes*, Troyes, Médiathèque du Grand Troyes, 2012, p. 325-347, 2012.

un savoir beaucoup plus en grand en la matière que ses contemporains celtophiles. Il est intéressant de constater que l'antiquaire propose une nouvelle variation sur le topos de la *translatio studii et imperii*. De même que l'un des enjeux de la *translatio imperii* médiévale réside dans le fait d'élaborer un discours légendaire présenté comme historique afin de donner à la France des origines troyennes, le chevalier de Fréminville fait de l'Armorique le terreau et le berceau des chroniques de la Table ronde. Tout prend naissance ici en terre armoricaine même s'il concède aussi des terres arthuriennes en Galles et en Angleterre. À propos du roi Arthur, il écrit dans une note :

« Les historiens manquant au sixième siècle à la Bretagne Armorique, Artus, quoique son existence ne puisse être révoquée en doute, n'est demeuré qu'un personnage de traditions, qu'un héros poétique. Plusieurs raisons portent cependant à croire qu'il a vécu de l'an 510 à l'an 542, et qu'il possédait tout le territoire compris entre les rivières de Lannion et de Tréguier. Il avait aussi des domaines étendus dans le pays de Galles, où sa ville principale se nommait Cintageul, nom déformé dont il serait important de retrouver l'origine. Dans ses aventures, Artus figure tantôt en Angleterre, tantôt en Armorique³⁰ ».

Le mythe d'une double translatio spatiale et linguistique :

Sur les romans de la Table ronde, Fréminville souligne que « ces romans historiques » ou « chroniques » sont les « berceaux poétiques de l'histoire de Bretagne³¹ ». Le château de Kerduel est encore sous sa plume le « séjour favori » d'Arthur. Certes, concède-t-il, le « château actuel de Kerduel n'est pas, il s'en faut de beaucoup, l'édifice qui existait du temps d'Artus, il n'en a conservé que le nom et les souvenirs ; mais ces matériaux fugitifs n'en sont pas moins des documents infiniment précieux pour l'histoire », précise-t-il encore. Ainsi, le Kerduel breton devient le lieu de résidence d'Arthur contre le Carduel anglais : « C'est dans ce château que ce prince environné de tous ses preux, de Lancelot, Tristan, Karadeuc, Yvain, etc., tenait une cour magnifique, dont la reine Gwenarc'han, son épouse, et la belle Brangwain, sa favorite, faisaient l'ornement et les honneurs³² ». On relèvera que le récit tristanien vient contaminer l'histoire des amours entre Lancelot et Guenièvre par la venue inopinée de Brangien, la suivante d'Yseut. Qu'importe au fond, ce qu'il entend montrer c'est que la Bretagne est le berceau des récits arthuriens et tristaniens. L'Angleterre n'est qu'une terre seconde qui a acclimaté les héros par rapport à l'Armorique qui les a vu naître. Ainsi, pour le Chevalier de Fréminville, les « romans dits de la Table Ronde avaient été originellement composés dans notre Bretagne armorique et en idiome breton [...]. Puis le « roi d'Angleterre Henry II, grand amateur de ces sortes d'ouvrages, envoya en Armorique vers 1154 des personnes spécialement chargées de rechercher, de recueillir et d'acheter [...] toutes les copies écrites de ces poésies originales ; il les fit ensuite traduire du langage celto-breton en latin par différents romanciers », après quoi on traduisit du latin en langue vernaculaire.

Il dresse la liste des « romans celto-bretons dont l'authenticité historique est

³⁰ *Antiquités de Bretagne, Côtes du Nord, op. cit.*, p. 21.

³¹ *Ibid.*, p.19

³² *Ibid.*, p.19

attestée³³ » et qui constituent « les romans de la Table Ronde véritablement anciens et dus à des auteurs de notre Armorique » : le *Brut* de Geoffroy de Montmouth qu'il aurait traduit du bas-breton en latin, avant que Wace ne le translate en français. Puis vient le *Tristan de Leonois* pour lequel il est « certain que tous les personnages qui y figurent sont historiques ». L'original en bas breton aurait été traduit par Luces. Il consigne aussi le *Roman du saint Graal*, traduit du bas breton par Luce del Gast et achevé par Robert et Elie de Boron. Le *Lancelot du Lac* aurait été traduit directement du breton en français par Gautier Map ; le *Roman de Merlin* et de *Joseph d'Armathie* sont traduits par Robert et Elie de Boron. Enfin les romans de *Méliadus* et de *Guiron le Courtois* sont traduits par Rusticien de Pise. On voit que cette généalogie romanesque correspond à la vulgate du temps mais une vulgate encore peu connue et partagée. De ce point de vue, les travaux de Fréminville s'adressent à un public plus large. Il est intéressant de relever que les romans de Chrétien de Troyes qu'il cite après, *Perceval*, *Yvain*, *Érec et Énide*, *Le Chevalier de la Charrette* (il ajoute aussi le *Guillaume d'Angleterre*) ne sont pas considérés comme de vrais romans de la Table ronde car Chrétien de Troyes est français et n'est pas un barde breton. Autrement dit, à ses yeux, « les vrais romans de la Table Ronde sont dus à des bardes bretons [...] et ils ne sont autre chose que de très anciennes chroniques du pays, embellies par le merveilleux [...] mais dont les faits principaux, les personnages, les noms et les situations géographiques sont véritablement historiques³⁴. » Enfin il regrette que l'on n'ait pas conservé trace de ces anciennes versions en langue bretonne et que les multiples *translatios*, du breton vers le latin puis du latin vers le français, aient aussi défiguré les noms propres bretons.

Un celtophile convaincu

Le chevalier de Fréminville participe donc pleinement au débat portant sur l'origine du cycle arthurien et l'intérêt pour la localisation des toponymes arthuriens. Les partisans d'une origine bretonne, les celtophiles, réunis autour du Lycée Armoricain, première revue romantique régionaliste qui paraît à partir de 1824, sont convaincus que les romans arthuriens reprennent de manière déformée des faits historiques antérieurs. Fréminville s'inscrit dans cette mouvance, voire l'initie. Toute la littérature arthurienne est passée au tamis afin d'y trouver des indices permettant de localiser les aventures de la Table Ronde. Et le chevalier de Fréminville ne manque pas d'apporter de l'eau à leur moulin ; en 1834, il écrit :

« Il est si constant que les lieux cités dans les romans de la Table-Ronde sont historiques, et appartiennent à notre Bretagne, que nous les y retrouvons pour la plupart avec les mêmes noms, les mêmes positions, même souvent le même site que ceux que leur donnent ces romans : tels sont la forêt de Brocéliande ou plutôt Bréchilient près Paimpou, le château de la Joyeuse-Garde, la fontaine de Barenton³⁵, etc.

Le château de la Joyeuse Garde, « asile fortuné des amours du brave Tristan de Léonnais et de la blonde et charmante Yseult ; il appartenait, selon les romans de

³³ Voir « Mémoire sur le château de la Joyeuse-Garde », in *Mémoires et dissertations sur les antiquités nationales et étrangères*, vol. 10, Paris, Jules Renouard, 1834 (pour la citation, p. 239).

³⁴ *Ibid.* p. 241.

³⁵ « Mémoire sur le château de la Joyeuse-Garde », *op. cit.*, p. 238.

la Table Ronde, au fameux Lancelot du Lac [...] et il existe réellement sur la lisière de la forêt de Landerneau, à peu de distance des rives de l'Elorn, où il est encore connu sous son ancien nom ».

Enfin, il évoque aussi le lieu mythique entre tous, Avalon, « lieu de la sépulture d'Artus ». À ses yeux,

« C'est en vain que les Anglais ont revendiqué ce fait et qu'ils prétendent que le héros fut enterré dans une autre île d'Avalon, qui existe effectivement dans le pays de Somerset. Toutes les autres localités désignées dans les chroniques de la table ronde, sont trop clairement placées dans notre Armorique et trop en concordance avec les noms qu'elles y portent encore aujourd'hui, pour que les prétentions des Bretons insulaires, à cet égard, ne soient pas repoussées par tous les esprits judicieux³⁶».

Pour Fréminville, Arthur aurait été enterré dans une « île appelée Avalon, [...] dans l'île d'Avalon Armoricaine, dans celle qui avoisine son château de Kerduel, lieu de sa résidence de prédilection, et où naturellement il a dû désirer de terminer ses jours³⁷ ». C'est en Avalon que la « fameuse Morgain³⁸ (altération de Morgwen, sœur de l'enchanteur Merlin) », « amante éperdue du brave et aventureux monarque » l'aurait transporté pour jouir de leur amour, lui permettant de sortir de son île « sous la figure d'un corbeau³⁹ » conformément à une légende bretonne et au messianisme breton⁴⁰. Il convient de s'arrêter sur cette mention de la métamorphose d'Arthur en corbeau qui relèverait d'une légende bretonne, nous dit Fréminville. Curieusement aucun texte médiéval français ne fait mention de cette métamorphose d'Arthur en corbeau alors que Cervantès l'évoque dans son *Don Quichotte*⁴¹ à deux reprises en lien avec le messianisme

³⁶ *Antiquités des Côtes du Nord, op. cit.*, p. 19 pour la citation.

³⁷ *Ibid.*, p.21.

³⁸ Concernant Morgane, il y voit une résurgence d'une druidesse et se demande s'il est un personnage unique ou le fruit de la convergence d'autres personnages et il opère des rapprochements intéressants entre Morgan et Mélusine à partir de leur racine celto-bretonne. « Le nom de Morgain n'est qu'une altération de Mor-gwen, ce qui signifie en celto-breton, blancheur de mer, c'est-à-dire, selon moi, l'écume de mer. D'un autre côté le nom de Mélusine ou plutôt Mer lusine, comme le prononcent encore aujourd'hui les paysans du Poitou, vient des deux mots Celtiques Mor-lusein, qui signifient brouillard, vapeur de mer », écrit-il p. 25 de ses *Antiquités des Côtes du Nord*.

³⁹ *Ibid.*, p. 22.

⁴⁰ Voir Philippe WALTER, *Arthur. L'ours et le roi*. Selon lui, le corbeau joue un rôle de premier plan dans la mythologie celtique. Morgane est capable de se muer en corbeau selon la tradition celtique et Avalon entre en résonance avec l'île de Sein, où se trouve un Karreg ar vran, « rocher aux corbeaux » qui témoigne selon l'hypothèse de Ph. Walter d'un culte aux oiseaux prophétiques. On consultera avec profit le chapitre intitulé « Arthur et le corbeau ». On complètera par la lecture stimulante de François DELPECH, « Arthur en corbeau : le dossier ibérique », *Cahiers de linguistique et de civilisation hispaniques médiévales*, n°25, 2002, p. 421-450.

⁴¹ Voici les passages dans *Don Quichotte*, éd. Martin de Riquer, Barcelone, 1966, relevés par F. Delpech.

« ¿ No han vuestras mercedes leído [...] los anales e Historias de Ingalaterra, donde se tratan las famosas fazañas del rey Arturo, que continuamente en nuestro romance castellano llamamos el rey Artus, de quien es tradición antigua y común en todo aquel reino de la Gran Bretaña que este rey no murió, sino que, por arte de encantamento, se convirtió en cuervo, y que, andando los tiempos, ha de volver a reinar y a cobrar su reino y cetro ; a cuya causa no se pro- bará que desde aquel tiempo a éste haya ningún inglés muerto cuervo alguno ? » (Livre I, chapitre 13) ; (Traduction : « Vos Grâce n'ont-elles point lu (...) les annales et histoires d'Angleterre, où sont traités les fameux exploits du roi Arthur, que communément, en

arthurien. Cervantès évoque cette croyance pour ironiser sur la pseudo-historicité des romans de chevalerie, alors que Fréminville fait de cette croyance folklorique la preuve de l'authenticité historique des origines bretonnes d'Arthur. Toute la matière arthurienne naît et retourne donc en Bretagne. Et pour prouver ses dires, il puise à trois sources : folklorique ou légendaire, historique et hagiographique.

Les saints au secours d'Arthur

Pour montrer encore que le berceau de ces chroniques arthuriennes est bien la Bretagne d'Armorique et non la Bretagne insulaire, Fréminville fait appel aux saints et plus précisément aux *Vies des saints de Bretagne* d'Albert Legrand : ainsi saint Thenenan, fils d'un prince d'Irlande voue sa vie à la religion et s'embarque pour la Bretagne. Il aborde la rivière de l'Elorn et s'installe dans le château de la Joyeuse Garde. Il relate d'ailleurs les causes de ce nom : le peuple breton pour échapper à l'invasion danoise se retire dans le Léon là où saint Thénenan aborde. Quand la sentinelle aperçut le bateau de saint Thenenan, il s'exclama que le sauveur arrivait. À ce cri, le peuple s'émeut de savoir ce qui se passe et la rumeur grandit « merbet à joa à eus er Goard », ce que Fréminville traduit ainsi : « ils mènent grande réjouissance en la Garde ». Ainsi serait né le toponyme de la Joyeuse Garde.

Concernant la geste du roi Arthur, il semble que le Chevalier de Fréminville valorise tour à tour la tradition hagiographique bretonne et le cycle romanesque autour d'Arthur. La première apparition d'Arthur s'effectue aux côtés du saint Efflam⁴²; dans ce cas précis, Arthur sert surtout de « faire-valoir » au saint breton, pour reprendre les mots d'André-Yves Bourges. Toutefois nous verrons que la narration de Fréminville s'émancipe de la version donnée par Albert Legrand par exemple.

Fréminville relate d'abord la légende de saint Efflam. Cet anachorète chrétien aborde les rives de St Michel-en-Grève, depuis son Irlande natale. Il serait né en 448

notre vulgaire castillan, nous appelons le roi Artus, duquel nous savons par ancienne tradition et qui est connue en tout le royaume de la Grande-Bretagne, que ce roi n'est pas mort, mais que par enchantement, il a été converti en corbeau, et que par la suite des temps, il reviendra régner et recouvrer son royaume et son sceptre ? Voilà pourquoi, on ne saurait prouver que depuis ce temps-là, aucun Anglais ait tué de corbeau. »)

« *Y si es mentira también lo debe de ser que no hubo Hector, ni Aquiles, ni la guerra de Troya, ni los doce pares de Francia, ni el rey Artús de Ingalaterra, que anda hasta ahora convertido en cuervo y le esperan en su reino por momentos* ». (chap. 49). (traduction : « Mais si c'est menterie, aussi le doit-ce être qu'il y ait eu un Hector et un Achille, une guerre de Troie, douze pairs de France, un roi Artus d'Angleterre, qui est à présent changé en corbeau, et on l'attend à toute heure en son royaume. »)

Pour la traduction française, Cervantès, *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, trad. C. Oudin, F. Rosset, J. Cassou, Gallimard, 1949 (La Pléiade), Livre I, chap. 13, p.105 et chap.49, p.489.

⁴² On ne développe pas cette dimension hagiographique et on renvoie aux travaux d'André-Yves BOURGES, « La production hagiographique du scriptorium de Tréguier au XI^e siècle : des *miracula* de saint Cunwal aux *vitae* des saints Tugdual, Maudez et Efflam », *Trégor vivant. Mémoires offerts à la mémoire de Nicole Chouteau*, 1997, p. 141-151 ; *id.*, « Une strate trégoroise du mythe arthurien : la *vita* de saint Efflam », mis en ligne sur <http://www.hagio-historiographie-medievale.org/>. Concernant cette vie de saint on consultera aussi la mise au point de Joseph-Claude POULIN, *L'Hagiographie bretonne du Haut Moyen Âge*, Jan Thorbecke Verlag, 2009, p.453.

alors que son père, le roi d'Irlande, mène une guerre opiniâtre contre les Saxons. Lassés de cette guerre meurtrière, le roi d'Irlande et le roi des Saxons décident d'instaurer une paix durable par l'union du jeune prince Efflam avec la princesse Enora, fille du roi des Saxons. À l'adolescence, le mariage doit avoir lieu mais Efflam se consacre à Dieu et à la méditation spirituelle. Une fois marié, Efflam se refuse à consommer son mariage. Enora, qui n'est pas encore touchée par la grâce, ne l'entend pas de cette oreille et le jeune homme est contraint de fuir. Il navigue, se laissant guider par la providence. Elle le mène sur les côtes de Tréguier. À peine débarqué, Efflam doit affronter un dragon terrible dont une des spécificités est de marcher à reculons. Mais Efflam ne se sent pas capable de l'affronter et c'est ici qu'Arthur entre en scène dans la narration de Fréminville. On apprend d'ailleurs à cette occasion qu'Efflam et Arthur sont parents (Fréminville précisera plus tard qu'ils sont cousins). La matière arthurienne vient ainsi se greffer sur la tradition hagiographique bretonne.

« Ici nous allons voir paraître un personnage renommé et dont l'histoire réelle est mêlée à une foule de traditions fabuleuses, ce qui l'a, quoiqu'à tort, fait considérer comme un être très problématique.

Le célèbre roi Artus, chef fameux de la table ronde, et qui régnait à la fois sur le pays de Galles et sur une partie de la Bretagne Armorique, vint à passer sur la grève, il reconnut Efflam, dont il était parent, et en voyant le danger qui le menaçait il n'hésita pas à attaquer le dragon, quoiqu'il n'eut d'autres armes que sa massue et son bouclier. Le combat fut long et opiniâtre, et pendant sa durée le prince d'Irlande et ses compagnons adressaient au ciel des vœux pour leur vaillant défenseur. Ils furent exaucés : Artus enfin terrassa son hideux adversaire et le laissa sans vie. Cette victoire lui acquit une grande réputation dans le pays et lui valut le surnom de *uter pen dragon*, ce qui signifie en langue celtique, *vainqueur du dragon*. Après son combat, le héros se sentant épuisé de fatigue et très altéré, Efflam après une fervente oraison fit le signe de la croix, et frappant de son bourdon un rocher voisin, en fit jaillir à l'instant une fontaine limpide où Artus éteignit sa soif. Cette fontaine miraculeuse se voit encore au lieu nommé Toul-Efflam, à l'extrémité occidentale de la grève⁴³ ».

La version donnée par Christophe-Paulin de La Poix de Fréminville ne correspond pas à la vulgate de la légende selon laquelle c'est saint Efflam qui est mis en valeur et glorifié et non Arthur. Il propose une seconde version, « adoptée par Albert Legrand », d'après laquelle le roi Arthur et le dragon recrus de fatigue se séparent d'un commun accord pour se retrouver le lendemain. Voyant qu'Arthur ne parvient pas à vaincre le dragon, Efflam intervient et invoque le secours divin. Aussitôt le dragon se précipite dans la mer depuis un piton rocheux. Mais l'antiquaire clôt cette narration en soulignant qu'elle est « moins vraisemblable que la première » et trop proche de l'histoire de saint Pol et du dragon de l'île de Baz. Il reprend sa narration de la vie d'Efflam : ce dernier commémore le combat en fondant un ermitage près de la fontaine ; son épouse le rejoint sur un bateau de cuir⁴⁴ que les Celtes utilisaient ; elle s'abandonne aux flots et retrouve son mari ; elle s'installe

⁴³ *Antiquités de Bretagne, Côtes du Nord, op. cit.*, p.8-9

⁴⁴ Jean-Christophe CASSARD, « Les navigations bretonnes aux temps carolingiens », actes du congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, 17^e congrès (Nantes, 1986), *L'Europe et l'Océan au Moyen Âge. Contribution à l'Histoire de la Navigation*, Paris, CID Éditions, 1988, p. 19-36.

à ses côtés dans une cellule puis se retire dans un monastère en Cornouailles. Puis arrive un autre ermite nommé Gestin, qui avait fait un pèlerinage à Rome. Un ange décide qu'Efflam restera dans son ermitage alors que Gestin s'installera à Plestin. Fréminville conclut sa narration sur quelques remarques ayant trait au tombeau et aux reliques et miracles du saint.

Coda : en finir avec Tristan

Avant de quitter le Chevalier de Fréminville et ses *Antiquités de Bretagne*, on abordera un point peu connu : le fait qu'il ait achevé le long *Tristan le Voyageur* (1813-1826) de Louis-Antoine-François de Marchangy (1782-1826), roman historique fleuve laissé inachevé. Cet auteur nostalgique des temps féodaux, aujourd'hui oublié, a pourtant été apprécié par sa génération comme en témoigne le succès de librairie de la *Gaule Poétique* (1813). Avec son *Tristan le Voyageur*, Marchangy nous invite à cheminer dans la France de 1373. Nous accompagnons Tristan, un seigneur poitevin dont les six tomes constituent les souvenirs de jeunesse. Ce dernier a combattu aux côtés de Du Guesclin. Tristan, épris d'une jeune veuve, doit se soumettre au même titre que les autres prétendants à une curieuse épreuve : parcourir la France durant un an pour découvrir la « fontaine de Sapience ». Ce récit hésite entre le document ethnologique et la fiction poétique. Ce roman foisonnant est un curieux bric-à-brac puisque Marchangy convoque des souvenirs littéraires hétéroclites venus du Moyen Âge : un soupçon de Marie de France, un zeste de Mélusine dont un des fils se voit affublé d'oreilles d'éléphants, une longue litanie des croyances populaires bretonnes avant de s'inscrire dans les pas de Froissart, mais ici ce n'est plus Froissart qui mène l'enquête sur la guerre de Succession de Bretagne mais Tristan qui s'est substitué au chroniqueur. Dans le tome 6, Tristan rencontre même le chroniqueur de la Guerre de Cent Ans, Froissart resté jusqu'ici dans les coulisses du récit. Ce véritable voyage dans une bibliothèque qu'est ce récit de voyage dans le XIV^e siècle est une immersion livresque dans un univers médiéval fait de collages, d'insertions, de montages où le récit d'aventures s'entrelace aux digressions savantes sur les coutumes, les croyances, les traces de récits médiévaux. Le récit s'achemine enfin vers les retrouvailles de Tristan et de la belle Alix mais à son retour auprès de la dame aimée, une déception attend le chevalier : la dame s'est muée en une « belle dame sans mercy » et le récit s'interrompt. C'est là que Fréminville reprend le flambeau de Marchangy⁴⁵. Comment va-t-il transformer ce récit directement inspiré d'un roman médiéval en un récit de voyage ?

Il reprend le récit au moment où Tristan a retrouvé la belle Alix et ne peut que constater sa froideur à son égard. Alors qu'un trouvère a interprété le chant du Châtelain de Coucy qui conte l'histoire tragique du cœur mangé, il constate que sa dame reste de marbre. Désespéré Tristan s'embarque à bord d'un navire en direction de l'Espagne. Il est enlevé par des pirates. Il sera sauvé *in extremis* par un capitaine, chevalier de l'ordre de Jérusalem qui a connu bien des malheurs et notamment le fait de perdre sa bien-aimée Caroline, noyée de désespoir car elle pensait avoir perdu son amour.

Le chevalier de Fréminville transfère sa tragique histoire d'amour sur le personnage du capitaine, une sorte de double de lui-même qui vient figurer auprès du *Tristan* de Marchangy. Ainsi s'achève l'itinéraire d'un singulier personnage qui a fait du

⁴⁵ Voir *Bulletin de la Société Académique de Brest*, tome V, 1868-69 : « Fin du 108^{ème} et dernier chapitre de *Tristan le Voyageur*, par le Chevalier DE FREMINVILLE », p.71-101.

voyage dans le temps, l'espace et la littérature le maître-mot de sa vie. Le tourisme antiquaire, la collecte nostalgique qu'incarne l'antiquaire désireux de découvrir et de partager son savoir neuf sur le monde ancien sont une occasion inespérée de redonner à la terre bretonne son potentiel d'enchantement. Cette nostalgie antiquaire entend bien préserver, conserver un passé menacé doublement : par la Révolution d'une part, et par la révolution industrielle et l'arrivée de la civilisation du Progrès (Gare Montparnasse 1840)⁴⁶. Au fond, l'idée est de retrouver une dernière fois le paradis breton avant de le perdre définitivement...

Patricia VICTORIN UBS HCTI

⁴⁶ Joëlle EDON LE GOFF, « L'héritage de Cambry dans les monographies du Finistère au XIX^e siècle », art. cit.